

Culture

Les territoires mouvants de l'identité : migration des parents et ethnicité des enfants chez les Italiens de Montréal

Mauro Peressini



Volume 8, Number 1, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078794ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078794ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Peressini, M. (1988). Les territoires mouvants de l'identité : migration des parents et ethnicité des enfants chez les Italiens de Montréal. *Culture*, 8(1), 3–20. <https://doi.org/10.7202/1078794ar>

Article abstract

This paper attempts to interpret the research of identity experienced by some members of the Italian community of Montreal, defined as parents and children of the post World War II period. The author proposes a detour, going through the migration project of the parents, its modifications and the links it shows with the migrations of the beginning of the century, in order to show how the ethnic experience in the receiving society can be shaped by the aspirations responsible for the crossing of the ocean. Migrations thus looks as a complex and contradictory phenomenon which includes that of ethnicity and which conditions the relations that tie and oppose both national identity and local identity.

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les territoires mouvants de l'identité : migration des parents et ethnicité des enfants chez les Italiens de Montréal¹

Mauro Peressini
Université de Montréal

Cet article est un essai d'interprétation du parcours identitaire que certains membres de la communauté italienne de Montréal ont expérimenté en tant que parents et enfants dans le second après-guerre. L'auteur propose un détour, passant par le projet migratoire des parents, ses modifications et les liens qu'il entretient avec les migrations du début du siècle, afin de faire ressortir comment l'expérience ethnique dans la société d'arrivée peut être façonnée par les aspirations à l'origine de la traversée de l'océan. La migration s'avère être ainsi un phénomène complexe et contradictoire qui englobe celui de l'ethnicité et qui conditionne les rapports qui nouent et opposent à la fois l'identité nationale et l'identité locale.

This paper attempts to interpret the research of identity experienced by some members of the Italian community of Montreal, defined as parents and children of the post World War II period. The author proposes a detour, going through the migration project of the parents, its modifications and the links it shows with the migrations of the beginning of the century, in order to show how the ethnic experience in the receiving society can be shaped by the aspirations responsible for the crossing of the ocean. Migrations thus looks as a complex and contradictory phenomenon which includes that of ethnicity and which conditions the relations that tie and oppose both national identity and local identity.

Unrevirement

Depuis plusieurs années, l'état d'esprit des jeunes italo-montréalais a changé, de sorte qu'avec le début des années 80, l'expression d'une «italianité» prenant diverses formes est devenue de plus en plus manifeste. On peut citer à titre d'exemple la fondation, en 1983, d'une revue littéraire, politique et philosophique connaissant un certain succès à Montréal: autour de celle-ci gravitent plusieurs membres de cette «deuxième génération» et on y trouve des articles en italien qui côtoient des textes en français et en anglais². On peut aussi souligner l'émergence de jeunes auteurs, poètes, écrivains, musiciens, peintres et dessinateurs italo-montréalais qui font peu à peu parler d'eux dans des publications écrites, des émissions radiophoniques ou des productions cinématographiques dirigées souvent elles-mêmes par des enfants d'immigrants italiens³. Mais cette effervescence italienne ne se borne pas exclusivement aux membres des professions libérales. Il est de plus en plus fréquent de rencontrer des jeunes de toute condition sociale tenant des discours, affichant des styles vestimentaires, écoutant de la musique, fréquentant des concerts, s'identifiant à des vedettes ou adoptant des comportements de consommation qui expriment tous un attachement nouveau à la péninsule⁴.

Entre cette revendication identitaire des années 80 et le silence relatif des origines qui a marqué beaucoup d'enfants d'immigrants italiens dans les années 60 et 70, le contraste est frappant. Il ressort des entrevues réalisées avec des jeunes de l'époque et avec leurs parents qu'il était plutôt difficile durant ces années d'exprimer son origine italienne ou celle de sa famille sans se sentir aussitôt dévalorisé aux yeux des pairs québécois. Il s'agissait plutôt pour le jeune d'alors de masquer autant que possible les marques trahissant cette origine si négativement connotée dans le Québec de la Révolution tranquille. Il s'agissait de masquer son nom, parfois, par des tentatives de francisation ou d'anglicisation ou de renier les éléments «ruraux» du «style de vie» des parents, amis de la famille et co-nationaux auxquels le jeune se trouvait souvent associé. Il fallait se démarquer de tous ces éléments d'une «culture» désignée avec moquerie comme «dépassée» ou «arriérée» par les amis d'école et les voisins : qu'on pense à la ferveur religieuse associée aux Italiens, au port du noir chez les femmes en signe de deuil, à la culture du jardin à l'arrière des maisons, au poids de la famille sur des décisions jugées, au Québec, comme éminemment personnelles et individuelles – sur les sorties, les fréquentations, les choix scolaires et professionnels, etc. Dans ce contexte, le projet dominant de maints jeunes italo-montréalais était généralement celui d'un devenir invisible, d'un devenir pareil à l'autre, dans l'anonymat d'une société canadienne et québécoise qu'ils jugeaient – et qui se jugeait elle-même – moderne.

Identité et contenus de l'identité: de l'Italie locale à l'Italie nationale

Que s'est-il donc passé pour qu'un revirement ait été possible? Répondre à cette question exige, tout d'abord, que l'on saisisse que s'il y a un contraste à chercher, il se trouve moins entre l'expression actuelle et le refoulement d'hier qu'entre ce qui fut précisément «renié» jadis et ce qui est «redécouvert» aujourd'hui : l'«italianité» des années 60 et 70 n'a rien à voir avec l'«italianité» actuelle. Et pour bien comprendre l'écart qui les sépare, il est nécessaire de distinguer entre, d'une part, l'identité ethnique proprement dite – en tant que pure appartenance ou rattachement à un groupe social donné – et, d'autre part, le contenu associé à cette identité – les attributs physiques, comportementaux, caractériels, etc., rattachés à l'identité et qui constituent ce que l'on pourrait appeler, à l'instar de Devereux (1972 : 134–37), la *personnalité ethnique*.

Si on se situe au niveau de l'identité ethnique, les enfants d'immigrants italiens des années 60 et 70 apprirent – dans leurs efforts souvent vains pour devenir «Québécois» ou «Canadiens» – à se reconnaître principalement comme «Italiens». Le point important, ici, c'est la dominance de cette référence identitaire de type *national*, malgré le fait que les parents étaient arrivés à Montréal à partir d'une multitude de localités différentes de la péninsule italienne. Les entrevues avec ces parents immigrés dans les années 50 et 60 montrent bien, en effet, que ceux-ci arrivèrent non pas avant tout en tant qu'Italiens, ni même en tant que membres d'une région ou d'une province, mais bien plutôt en tant qu'individus appartenant à une famille, à une parentèle, à un voisinage ou à une commune spécifique. Comme en témoigne, par ailleurs, la prédominance d'associations de villages encore nombreuses aujourd'hui dans la communauté, l'univers social et culturel transporté par l'immigrant, le long des chaînes migratoires et de parrainage, était bien plus un monde *local*, constitué d'individus liés entre eux directement par des rapports concrets de parenté et de voisinage, qu'un ensemble d'individus entretenant des rapports abstraits et anonymes supportés par des institutions, comme c'est le cas pour toute réalité nationale, régionale ou même provinciale³.

Certes, il faut sans doute nuancer. Le caractère local de l'identité des nouveaux arrivants a certainement pu varier selon les conditions socio-économiques, politiques et historiques des différentes zones de départ. Ainsi, par exemple, il est possible que les nouveaux venus en provenance d'une région comme le Frioul aient eu, plus que d'autres, conscience de leur appartenance régionale: en effet, il y a depuis longtemps une tradition nationaliste frioulane assez forte qui fait appel à la présence d'une langue distincte, à l'existence au Moyen-Âge d'un prétendu «État» frioulan et à d'autres traits sociaux, culturels et historiques qu'on attribue aux habitants de cette région. Il est vrai, par ailleurs, qu'un siècle d'unification italienne avait fait pénétrer dans les campagnes la conscience d'une certaine appartenance nationale. Les entrevues montrent d'ailleurs l'importance de certains événements à ce sujet. Le service militaire obligatoire et la guerre, par exemple, sont souvent racontés comme des premières expériences d'émigration permettant aux individus d'acquérir une connaissance concrète du territoire national et des disparités régionales, et comme des occasions de mesurer suffisamment les limites de la «solidarité entre les peuples» pour développer ou renforcer un sentiment nationaliste lors des séjours forcés à l'étranger. Mais s'il faut se fier à ces récits de vie, l'appartenance nationale restait subordonnée à

l'appartenance au village. Ainsi, dans ces mêmes narrations racontant leurs expériences de soldats durant la seconde guerre mondiale, ces individus se montrent souvent étrangers aux affaires nationales. Plus que les prises de position relatives aux événements et aux groupes en présence (fascistes, résistants etc.), ces histoires racontent les moyens parfois périlleux employés pour tirer le meilleur parti des situations et pour être rapatriés plus vite au village : mutilations volontaires, feintes de maladies, tentatives pour se procurer les faveurs d'un médecin ou d'un officier, etc. Il s'agit de mettre fin ainsi à une situation considérée comme un exil même pour ceux qui étaient postés à l'intérieur des frontières italiennes.

D'autres fois, c'est dans la narration d'un voyage récent en Italie qu'on perçoit, encore aujourd'hui, cette distinction entre, d'une part, la nation italienne, associée à un vaste territoire touristique, mass-médiatisé, survolé rapidement et décrit en quelques noms de villes prestigieuses et, d'autre part, le monde du «paese», territoire vécu, concret, saturé de souvenirs, d'émotions, d'amis et de parents.

«Et même cette année, il y avait un voyage en Terre Sainte organisé par notre église Notre Dame della Consolata. Étant en santé, j'ai dit à ma femme : «Allons faire ce voyage». Et nous sommes allés en Terre Sainte pour onze jours. Et puis, on a voyagé sept autres jours dans tout le nord de l'Italie. On a fait deux mille kilomètres en Italie du nord. On a visité pas mal: Loreto, on est allés dans le Trentino, on est allés à Venise, on est allés à Vérone, on est allés à Vicenza. En somme ... on est allés dans la République de San Marino. On s'est bien amusé. Cela, c'était les dix-huit jours organisés par l'église. Mais avec le même voyage, on pouvait rester trois mois en Italie. Puisque j'avais ma mère en Italie, résidant à Padoue, de même que deux sœurs, j'ai demandé de rester trois mois. Et ainsi, on est restés trois mois : j'ai passé un mois à Padoue et puis presque un mois et demi en Calabre. Là, je suis allé vivre chez mon beau-frère. Je l'ai aidé à cueillir les figues. Cela m'a rappelé un peu ma vie passée, tous ces sacrifices. Et je me suis promené un peu sur notre terre [un terrain que M.T. possède encore] qui m'a rappelé toute ma vie, ma vie quand j'étais jeune. Puis, on est allés dans la Sila [massif montagneux voisin du village de M.T.], dans notre très belle Sila.» (Entrevue, M. Luigi T., 1986).

Arrivés principalement comme membres d'un univers de relations sociales locales et concrètes, les parents allaient développer une conscience accrue

de leur identité nationale au cours des années de vie au Canada. Pour les enfants, cependant — à qui il manquait une expérience suffisamment concrète et profonde du tissu social des communautés locales de provenance — la référence nationale, plutôt que locale, s'imposa plus rapidement. Le développement de cette appartenance à un territoire d'origine national, commun à plusieurs communautés immigrantes, constitue ce que Sarna (1978) a appelé un processus d'«ethnicisation», résultat d'un ensemble de dynamiques complexes. Dans le cas des Italiens, il fut, premièrement, l'une des conséquences mêmes de la migration des parents. La difficulté de recomposer de façon intégrale les réseaux de parents et d'amis déchirés par le départ força à un élargissement progressif des réseaux sociaux d'entraide et d'échanges en milieu immigré. Il en va de même pour l'établissement progressif de liens quotidiens avec des «Italiens» de provenances diverses et réunis par l'immigration sur les lieux de travail, autour des cafés, des bars, des épiceries, des maisons de pension, des églises et des institutions de la communauté italo-montréalaise. Le sens du mot «paesano» s'en trouva ainsi élargi, les «paesani» n'étant plus seulement les gens du village, mais, de plus en plus, des immigrants originaires des communes voisines, de la province ou de la région. Deuxièmement, la «nationalisation» des identités fut favorisée également par une dynamique interne à la communauté. On peut faire référence au réseau des institutions déjà implantées depuis le début du siècle à Montréal, ou à l'importance d'événements comme la montée du fascisme et le déclenchement de la guerre dans la «nationalisation» des identités immigrantes, ou encore au rôle majeur de l'Église catholique et des paroisses italiennes dans le maintien et le renforcement de la cohésion de la communauté. On peut ajouter à cela l'action de toute une classe de notables et d'hommes d'affaires déjà présents avant 1945 et qui, par suite de la croissance démographique rapide de la communauté dans les années 1950–60, réussirent à mettre sur pied un grand nombre d'entreprises et à créer des institutions économiques propres au groupe italien. Cela renforça la structure et la cohésion de celui-ci de même que son relatif cloisonnement et la présence d'une identité italienne chez ses membres (Linteau, 1987 : 192–95). Troisièmement, enfin, le renforcement d'une identité nationale fut aussi le résultat de l'attribution de cette catégorie générale — «les Italiens» — par les autochtones canadiens ou québécois ainsi que par les institutions de la société d'arrivée qui, dans leurs relations avec les nouveaux arrivants, n'avaient que faire de la subtile diversité des provenances locales.

Il faut cependant noter que, sur le plan plus général de la culture occidentale moderne, toutes ces dynamiques s'inscrivent dans une logique qui dépasse largement l'après-guerre – logique qui fait du statut symbolique et concret du Citoyen national, de celui qui est reconnu comme appartenant à une nation, un statut *dominant* et *valorisé*, un statut qui tend à l'exclusivité dans la définition des identités et qui, de ce fait, tend à contester, à remettre en question, voire même parfois à dissoudre les autres formes d'identités et d'appartenances collectives. Dans ce contexte, parents et enfants apprirent donc à se reconnaître, les uns plus rapidement que les autres, comme « Italiens », c'est-à-dire comme *ethniques* si on prend l'ethnicité dans son sens moderne: en tant que lieu d'un rapport de force dont l'enjeu est l'obtention, pour certains, et le droit à l'exclusivité, pour d'autres, du statut de Citoyen national à part entière. Parents et enfants apprirent donc à se reconnaître comme ethniques, c'est-à-dire comme non-nationaux relativement à la société de résidence ou bien – mais cela revient au même – comme citoyens nationaux d'un autre pays⁶.

Si l'on s'en tient à l'identité ethnique, c'est donc toujours et uniquement l'attachement au territoire national italien qui fut refusé par les jeunes des années 1960–70 (dans leur aspiration à se rendre « admissibles » au statut de citoyens nationaux canadiens ou québécois) et qui est revendiqué aujourd'hui. La différence entre l'Italie d'hier et celle d'aujourd'hui réside donc ailleurs, dans les attributs rattachés à cette appartenance italienne et constituant ce qu'on a appelé la personnalité ethnique. À ce niveau du *contenu* de l'identité, le changement de perception des jeunes italo-montréalais face à l'Italie peut s'expliquer dans un premier temps par deux autres changements complémentaires. Premièrement, la conception qu'ils se firent de la nation d'origine de leurs parents fut largement tributaire des transformations économiques, sociales et culturelles qui ont effectivement marqué la société italienne dans les années d'après-guerre. Celle-ci connut un développement économique spectaculaire, dans les années 60, dont les manifestations les plus saillantes furent un exode rural et une urbanisation sans précédents. Ces deux phénomènes vidèrent les campagnes italiennes de leurs jeunes, libérant ainsi une large couche de la population des formes anciennes de rapports sociaux pour les projeter dans le salariat et dans la production et la consommation de biens et de services⁷. Cette modernisation de la péninsule contribua sans aucun doute à modifier avec le temps l'image de l'Italie chez le jeune vivant à Montréal.

Deuxièmement, la perception des jeunes italo-montréalais fut sans doute influencée aussi par l'image de l'Italie véhiculée dans la société québécoise. Pour le Québec de la Révolution tranquille et de la poussée du nationalisme, l'Italie (mais aussi d'autres pays fournisseurs d'immigrants) représentait l'inverse de son propre devenir, de ce à quoi les Québécois aspiraient, dans leurs efforts pour sortir d'une situation de « citoyens de seconde zone » et d'un statut socio-économique défavorable⁸. L'Italie, telle qu'on la voyait, était pour beaucoup un monde rural « arriéré », en retard sur le progrès général de ces années de croissance économique, un monde qui rappelait le passé récent avec lequel la société québécoise voulait rompre. De plus, le courant migratoire encore actif dans les années 60 et 70 fournissait quotidiennement les éléments qui nourrissaient cette conception de l'Italie. L'arrivée constante de ces nouveaux venus, en grande partie d'origine rurale, faiblement qualifiés et scolarisés, attestait du « retard » italien et valorisait le territoire québécois en tant que « terre d'accueil et d'avenir ».

L'arrêt à toutes fins utiles de l'immigration italienne vers le Québec, l'ouverture récente de la société québécoise à la diversité culturelle et les échos venant des transformations de la société italienne expliquent en partie la popularité croissante de ce pays auprès des Québécois dans les années 80. Qu'on pense, par exemple, à l'ouverture, par des Montréalais, de plusieurs restaurants et commerces affichant des menus et des noms italiens dans des rues en vogue comme Laurier ou St-Laurent; qu'on pense également aux références de plus en plus fréquentes à l'Italie, dans les médias, les journaux et les revues, lorsqu'on traite de domaines aussi prisés, aujourd'hui, que ceux de la mode et du « design » d'intérieur. La « culture italienne », avec ses écrivains, dessinateurs, chanteurs etc., semble avoir acquis aux yeux des Québécois d'aujourd'hui un statut pleinement moderne qui contraste avec le passé et qui ne peut qu'encourager les revendications identitaires actuelles des jeunes d'origine italienne.

Mais il est important de se rendre compte qu'entre la personnalité ethnique rattachée aux Italiens dans les années 60 et 70, et celle des années 80, il y a plus qu'une simple différence de contenus. On a affaire, surtout, à deux personnalités constituées à partir d'éléments situés à des *niveaux distincts*. Pour les autochtones montréalais, la personnalité ethnique négative associée aux Italiens dans les années 1960–70 était principalement le résultat de leurs expériences directes des comportements culturels et sociaux, économiques, politiques

et religieux des nouveaux arrivés. Leurs observations et leurs expériences des attitudes, des valeurs et des traditions «italiennes» telles qu'elles étaient exprimées dans la ville et dans ses quartiers, prenaient une importance considérable dans la mesure où elles fournissaient aux Montréalais le matériau socio-culturel de leur jugement. Pour les enfants d'immigrants, les éléments de cette personnalité négativement connotée se retrouvaient tout aussi concrètement dans l'univers de la famille, de la parenté et du voisinage. Ce qu'il faut saisir, c'est que dans les deux cas, il s'agissait d'une personnalité ethnique construite ainsi à partir de pratiques et de rapports en grande partie concrets, directs et quotidiens, pratiques et relations situées dans la rue et dans le quartier, sur les lieux de travail, à l'école et dans la famille. Il s'agissait, en d'autres mots, d'une personnalité ethnique fondée sur ce que l'on pourrait appeler une *culture locale* à travers laquelle c'était l'univers socio-culturel du village d'origine des parents que l'on «voyait», que l'on côtoyait, que l'on critiquait ou que l'on reniait.

Les attributs constitutifs de la personnalité ethnique rattachée aux Italiens, aujourd'hui, semblent relever, en revanche, d'éléments culturels appartenant de façon prédominante à un autre niveau. Tant pour les autochtones montréalais que pour les enfants d'immigrants, il s'agit désormais de traits appartenant à ce que l'on peut appeler une *culture nationale*. Il s'agit d'éléments se rapportant non seulement à ce qu'Oriol (1984) désigne par l'expression «culture savante» (éléments qui sont tirés, par exemple, de l'Histoire nationale ou régionale, politique et artistique et qui se réfèrent à ses grands noms et à ses grandes oeuvres), mais aussi d'éléments appartenant à une culture «mass-médiatique», non plus transmise par des rapports concrets et quotidiens, mais plutôt véhiculée par des moyens de diffusion à grande échelle et par des institutions : livres, journaux, revues, radio, télévision, tourisme, cours d'histoire de l'art et des civilisations, produits de consommation de masse, voitures, meubles, vêtements, vedettes de cinéma et de la chanson, grands événements internationaux et sportifs, etc.

Notre question de départ peut donc être reformulée : comprendre ce qui a pu favoriser la «redécouverte des origines» ou la revendication identitaire actuelles de la part des jeunes d'origine italienne revient à comprendre comment la culture locale immigrante a pu être remplacée, en partie au moins, en tant que source pour la constitution d'une personnalité ethnique, par cette culture nationale, «savante» et «mass-médiatique». Il s'agit de comprendre comment on a pu passer, dans cette redéfini-

tion identitaire, de la prédominance d'une «Italie locale» à celle d'une «Italie nationale».

Migration et ethnicité

On peut être évidemment tenté de ramener ce problème, comme on l'a fait plus haut, aux transformations de la société italienne de l'après-guerre et aux perceptions de ces changements chez les Québécois et chez les enfants d'immigrants. Cependant, cette voie n'épuise pas la question dans la mesure où on laisse ainsi de côté ce qui est justement spécifique à un contexte immigrant : *la migration*. Dans les pages qui vont suivre, on tentera de montrer comment le revirement identitaire des enfants, leur passage d'une «Italie locale» reniée à une «Italie nationale» revendiquée doit être lié *aussi* au projet migratoire des parents, projet essentiellement familial dans lequel les enfants se sont trouvés insérés dans une certaine mesure et pour un certain temps.

C'est sur cette stratégie migratoire et sur les modifications qu'elle a subies au cours des années de vie à Montréal qu'il faut se pencher à condition, toutefois, d'entendre par migration plus que le simple fait de changer de région ou de pays : l'expérience migratoire rassemble un vaste ensemble de pratiques et de relations économiques, sociales et culturelles qui couvrent un laps de temps débordant, tant en amont qu'en aval, la traversée d'une frontière ou d'un océan. Il s'agit d'une série de pratiques et de rapports dont on peut retracer la généalogie et le développement depuis l'enfance des futurs émigrants, dans la communauté d'origine, jusqu'à la poursuite de leur parcours actuel dans le pays de résidence. Les récits de vie d'immigrants, en particulier, permettent de suivre ces pratiques et ces relations à l'intérieur desquelles on peut observer la lente maturation, plus ou moins consciente et cohérente, d'un projet de vie global et le développement progressif d'une conviction faisant de l'émigration la condition de la réalisation de ce projet, de ces désirs et de ces aspirations. Suivent, dans ces récits, l'adoption de cette stratégie migratoire et, enfin, le succès, l'échec ou la modification du projet initial.

Il s'agit donc de considérer, avec le terme de migration, la question d'un *devenir migrant* analogue au *devenir ethnique*. Autrement dit, si l'on peut considérer l'ethnicité sous l'angle de la transformation d'individus en *sujets ethniques* – c'est-à-dire en individus rattachés et se rattachant eux-mêmes à une identité, à un groupe et à une personnalité ethniques par le biais de pratiques sociales, quotidiennes et institutionnalisées, internes et externes au groupe et

situées dans le pays de résidence – il faut alors examiner la question des pratiques et des rapports sociaux qui ont transformé des individus en *sujets migrants*, distincts, pour eux-mêmes et pour les autres, de ceux qui ont choisi de ne pas partir. On a donc affaire à deux problématiques – ethnique et migratoire – qui, bien que distinctes, ne peuvent pas être vues comme tout à fait indépendantes l'une de l'autre. Car si l'expérience ethnique concerne les tranches de vie des parents et des enfants situées dans la société d'arrivée, l'expérience migratoire des parents constitue, elle, un phénomène chronologiquement plus ample, qui englobe non seulement la vie de ceux-ci dans le pays d'origine, mais aussi leur vie et celle de leurs enfants dans le pays d'immigration. Ici, dans la société d'arrivée, l'expérience migratoire coexiste et interagit avec l'expérience ethnique dans la mesure où la question de la réalisation des projets, des buts, des aspirations à l'origine de la migration demeure centrale pour les parents et incontournable pour les enfants.

Afin de mieux comprendre le changement d'attitude des jeunes italo-montréalais dans la gestion de leurs identités et leur passage d'un contenu identitaire local à un contenu national, nous allons maintenant entreprendre un détour par ce *projet migratoire*, afin de tenter d'en définir le contenu et de saisir les modifications qu'il a subies au cours des années.

Migrations et ruptures

En tant que phénomène historique pris dans son ensemble, l'émigration italienne vers l'Amérique se définit dès ses origines, à la fin du 19^{ème} siècle, par un certain nombre de caractéristiques qui demeurèrent essentiellement inchangées jusque dans les années 1950–60. Ainsi, considérée à l'instar de certains auteurs comme l'une des manifestations de l'individualisme moderne propre aux sociétés occidentales, cette émigration peut être saisie, dans un premier temps, comme un phénomène de *rupture* au sein des communautés de départ⁹. Il est intéressant de noter à ce sujet que l'émigrant italien, dès la fin du 19^{ème} siècle, fut évoqué d'une toute autre façon en Italie qu'en Amérique dans les discours des nombreux observateurs, journalistes, députés et enquêteurs penchés sur les problèmes de la jeune nation et sur le phénomène de l'émigration qui devenait endémique dans plusieurs régions¹⁰. En fait, on parla de l'émigrant exactement à l'inverse de ce qui se disait de lui en Amérique jusqu'à récemment : loin d'être le simple porteur des expériences sociales et culturelles de sa communauté, il apparaît au contraire, à cette époque, comme une figure *nouvelle* dans les campagnes italiennes, un mutant étrange

aux yeux des observateurs, fascinant pour les uns, menaçant pour les autres; une figure inédite devançant pour le meilleur ou pour le pire les bouleversements socio-économiques des communautés rurales du pays et rompant avec la société traditionnelle et ce qui la caractérise.

Dans la plupart des cas, il rompait, tout d'abord, avec la misère et l'oppression qui étaient le propre de la vie des émigrants venant des zones rurales à cette époque. Sur le plan socio-économique, les observateurs font état des bouleversements induits par l'émigration dans les règles du marché du travail agricole, puisqu'une large part de la main-d'oeuvre employée dans ce secteur s'expatrie (Ramirez, 1984 : 30–31; Sturino, 1981 : 210, 213–14). Aussi rapporte-t-on les difficultés croissantes des grands propriétaires pour rassembler une force de travail suffisante sur leurs terres. Les coûts de main-d'oeuvre devenant plus élevés, les contrats agraires se transforment en faveur des paysans et des travailleurs agricoles. Bref, l'émigration remet peu à peu en question les rapports de force traditionnels entre paysans et propriétaires. De plus, l'argent accumulé en Amérique permet à une masse de paysans de renforcer l'exploitation familiale ou de devenir, pour la première fois, propriétaire en faisant l'acquisition de nouvelles terres sur lesquelles on voit apparaître des maisons plus salubres et plus spacieuses (Ramirez, 1984 : 31; Sturino, 1981 : 205–9). La prise de conscience des possibilités offertes par un travail extra-agricole plus rémunérateur et plus stable, de même que le contact avec des niveaux de vie plus élevés outre-Atlantique, firent que les émigrants de retour d'Amérique – ces «Americani», comme on les appelait – apportèrent avec eux de nouvelles exigences dans leurs villages d'origine en matière de biens de consommation, de santé, d'hygiène, de nutrition et d'éducation pour eux-mêmes et pour leurs enfants (Sturino, 1981 : 198, 211–13; Bevilacqua, 1981; Teti, 1987 : 18)¹¹.

Mais on est frappé, surtout, par l'importance accordée à l'émigration dans la «transformation morale des campagnes». Pour ne prendre que le cas des enquêtes agraires sur la Calabre, De Nobili, adversaire de l'émigration, attribue à ce phénomène l'augmentation des crimes comme le vol et les délits contre les «bonnes moeurs» ou le «bon ordre des familles», l'augmentation de la prostitution et de l'adultère etc.¹². Quoiqu'il faille relativiser ces jugements anti-migrationnistes, il n'en demeure pas moins que même les commentaires des observateurs favorables à l'émigration soulignent eux aussi la remise en question de bon nombre de traditions par cet exode massif. La possibilité unique, pour de nombreux jeunes, d'échapper aux contraintes fa-

miliales en émigrant (Piselli, 1981 : 116–28), l'absence prolongée de la plupart des hommes adultes dans de nombreuses unités domestiques de même que les transformations dans les rapports hommes–femmes – alors que ces dernières sont appelées à remplacer leurs maris dans des activités productives et dans des tâches sociales traditionnellement réservées aux hommes (Teti, 1987 : 33) – sont autant d'exemples des changements induits par l'émigration et qui viennent transformer en profondeur les cultures traditionnelles de départ.

Aussi, l'«Americano» fut-il jugé tantôt négativement, tantôt positivement. Il fut surtout critiqué par les membres des classes dominantes, propriétaires fonciers et notables s'opposant à l'émigration. Quant à l'attitude des couches populaires, il semble bien qu'elle ait comporté une part d'ambivalence, surtout dans les débuts de l'émigration. Pour la Calabre, par exemple, Teti (1987) montre comment les poésies, chants et proverbes populaires de l'époque témoignent parfois de la rage et de la nostalgie des expatriés de même que des critiques ironiques adressées aux «Americani», à leurs façons de parler et de se comporter, par ceux qui sont restés au village. Plus souvent, cependant, surtout à partir de 1900, alors que l'émigration est devenue un phénomène massif, l'émigrant parti en Amérique gagne l'admiration des «paesani» par ses beaux vêtements, ses chaussures en cuir, sa maison, son argent. Partir devient la norme, un acte valorisant alors qu'on considère celui qui reste comme un incapable et que l'Amérique finit par devenir le lieu mythique d'un possible renversement des conditions de vie au village (Teti, 1987 : 16–17; Sturino, 1981 : 201–4, 214–15).

L'émigration vers le Canada dans le second après-guerre ne peut évidemment pas être simplement assimilée à l'émigration antérieure à 1945 vers les États-Unis et le Canada. Cependant, cette ancienne vague d'émigration, interrompue par le fascisme et la guerre, était encore présente de multiples façons dans la mémoire des jeunes adultes de l'immédiat après-guerre. On peut affirmer, en fait, que ces deux courants se rapprochent à bien des égards¹³. Ils se rapprochent, tout d'abord, parce qu'émigrer au Canada, c'était encore, dans les années 50 et 60, émigrer en Amérique¹⁴. Les récits de vie en témoignent fort bien. Même si les informations reçues à l'école ou véhiculées par les services gouvernementaux canadiens permettaient de prendre conscience du moins grand développement économique de ce pays, de ses grands espaces inhabités, de son caractère plus «sauvage», elles n'étaient pas suffisantes pour extraire ce territoire imprécis, mal connu, mal défini, de l'univers imaginaire

américain : grâce surtout aux lettres des parents émigrés qui en vantaient les mérites, le Canada, tout comme l'Amérique en général, était encore une «terre promise» synonyme de salaires élevés et de richesses possibles.

De plus, l'émigration italienne vers le Canada dans les années 1950–60 appartenait encore à l'émigration vers l'Amérique d'avant la guerre si l'on considère qu'émigrer sur ce continent, c'était émigrer là où un grand-père, un père ou un oncle étaient partis alors qu'on était enfant. On retrouve dans beaucoup d'histoires familiales toute une population de figures d'émigrants qui peuplent les généalogies, ces «Americani» des enquêtes agraires d'avant-guerre qui faisaient la navette entre l'Amérique et le «paese», certains étant revenus définitivement après 1945, d'autres résidant encore de l'autre côté de l'Atlantique¹⁵. La proximité des destinations et le souvenir encore vivant de ces ancêtres émigrés inscrivaient l'émigration vers le Canada dans la continuité des histoires familiales comme une donnée connue et familière.

Mais surtout, émigrer au Canada, c'était émigrer un peu comme autrefois dans la mesure où on emportait avec soi des motivations, des désirs, des aspirations semblables à celles de ses ancêtres. Les histoires de vie sont unanimes : au moment du départ et pour un bon nombre d'années de vie au Canada, il s'agissait pour beaucoup, comme autrefois, d'un projet d'aller-retour. On venait au Canada afin d'y amasser l'argent nécessaire à la réalisation d'une mobilité socio-économique qui devait être montrée et attestée dans le village d'origine. Même s'il n'était plus question, dans ces années de crise agricole et d'exode rural, d'acheter des terres au village et d'effectuer un retour à l'agriculture, il s'agissait quand même, par cette fuite du monde paysan, par l'accession à des qualifications et à des postes salariés plus stables, mieux payés et plus valorisés, par la construction d'une maison spacieuse au retour, par les études prolongées des enfants et l'accès de ceux-ci à des professions libérales, de s'approprier les marques d'un statut supérieur selon les critères de la communauté que l'on avait quittée¹⁶. Il s'agissait toujours, en d'autres mots, de se démarquer de sa société d'origine et des gens restés sur place, en réalisant *soi-même* le retour triomphal de cet oncle, père ou grand-père revenu d'Amérique et qui avait émerveillé les «paesani» avec sa voiture, ses vêtements, sa maison, son argent et ses enfants.

En tant que porteuse d'un projet qui poussait plus loin la pénétration dans les campagnes d'un individualisme moderne associé, encore à l'époque, aux comportements, aux modes de vie et aux valeurs

des classes dominantes et urbanisées, la figure de l'émigrant constitua donc encore, dans les années 50 et 60, une figure enviée et valorisée. Emigrer demeurait une mode, un *sine qua non* pour celui qui voulait «devenir quelqu'un»¹⁷. L'émigrant restait la norme désirée du fait de sa capacité à accéder à ce qu'on considérait comme une vie moderne, du fait de sa capacité à se transformer en sujet moderne rompant avec la communauté traditionnelle, du fait de sa capacité à s'extraire de celle-ci, à s'extraire de ses misères et de ses frustrations, mais aussi à s'extraire de certains rapports sociaux jugés désormais trop contraignants. Les entrevues fournissent de nombreux exemples de ruptures à l'origine de l'émigration. Nombreux semblent avoir été, par exemple, les cas de fugues de jeunes ou d'individus marginalisés au sein de la communauté et dont on n'a plus entendu parler¹⁸. Quelquefois, il s'agit de démêlés avec la justice, qui rendent la vie au village désormais insupportable. D'autres fois, il s'agit de contraintes sociales et familiales qui ne peuvent plus être acceptées, comme pour cet émigrant, fils d'artisans, à qui on interdisait d'épouser une fille de paysans et qui se résolut à partir pour le Canada afin de maintenir son projet de mariage (Entrevue Nicola M., 1986). Plus souvent, cependant, ce sont des dépendances économiques face à un père ou à un beau-père qui deviennent inadmissibles, ou encore ce sont l'irrégularité du travail agricole et extra-agricole, les pratiques arbitraires de certains notables, des administrations locales ou des employeurs (abus de pouvoir, salaires non-payés, etc.) qui exaspèrent le futur émigrant. Comme dans le passé – et peut-être même plus qu'avant la guerre – l'émigration de ces années-là est le résultat du choc, de l'affrontement, de l'incompatibilité entre l'univers socio-culturel d'origine et le monde imaginé, espéré ou entrevu par l'ouverture des communautés de départ à des univers plus grands depuis des décennies. Et si l'émigrant demeure toujours, dans ce second après-guerre, une figure admirée, cela revient à sa capacité de résoudre ce conflit en investissant son individualité d'un devenir propre et autonome le séparant des autres et du destin du groupe¹⁹.

Migration et continuité

Mais après avoir été considérée comme une rupture, l'émigration doit être envisagée sous un autre aspect, un autre pôle s'opposant à celui de la rupture et définissant avec lui la *tension complexe et paradoxale propre au projet migratoire*. Il est nécessaire d'insister ici sur le fait que cette recherche de meilleures conditions de vie, d'une accession à la

consommation de masse, à ses biens et à ses services, aux objets et aux modes de vie constituant les symboles mêmes de la modernité, cette recherche ne pouvait se faire dans l'absolu, par rapport à une échelle abstraite de bien-être. La mesure de la réussite de l'entreprise migratoire ne pouvait être réalisée que *relativement* aux trajectoires parallèles des autres : parents et amis émigrés, certes, mais surtout parents et amis restés sur place; la comparaison s'effectuait surtout, avec ceux qui avaient choisi une autre stratégie : celle de rester²⁰.

Aussi pourrait-on dire que, après plusieurs années de vie au Canada, le rapport à l'autochtone québécois de même qu'aux membres de la communauté immigrante demeura, en un certain sens, secondaire relativement à la relation de l'émigrant avec son «paese». Bien que souvent primordiales pour la réussite quotidienne du projet migratoire, les relations avec les Québécois et avec les autres Italiens immigrés ne constituaient pas moins les «effets secondaires», les conséquences inévitables de la relation, essentielle celle-là, avec les gens restés au village. C'était face à ces derniers qu'on était parti pour mieux revenir. C'était avec la communauté d'origine qu'on avait rompu pour mieux y appartenir. Bien plus qu'à un simple processus de rupture, on a donc eu affaire à un *double mouvement* que l'émigration de ces années n'a cessé de reproduire à chaque nouveau départ, définissant ainsi un rapport ambigu, contradictoire et paradoxal entre l'émigrant et celui qui restait. À la *rupture*, à la différenciation établie par la projection de l'émigrant hors de sa communauté, répondait aussitôt la nécessaire réaffirmation de l'appartenance à la communauté d'origine, le nécessaire maintien d'une *unité* sociale et culturelle avec la communauté abandonnée – unité impliquant la négation de la rupture pourtant en train de se faire et unité sans laquelle la différenciation, la mobilité relative, le retour triomphal et vainqueur, bref le projet migratoire dans son ensemble n'auraient pas trouvé de terrain commun à tous pour se réaliser²¹.

On retrouve souvent ce double mouvement de différenciation-unification, de séparation-appartenance. À travers les récits de vie, les émigrants nous parlent à la fois du maintien des liens affectifs avec la famille et les amis, et des distances destinées à s'accroître entre les «deux villages». Dans un même élan, on nous parlera de l'argent et des cadeaux qu'on envoyait à la famille et on critiquera les modes de vie de ces parents; on effectuera des pèlerinages au village à l'occasion de la fête du Saint Patron tout en réaffirmant l'impossibilité d'un retour définitif; dans un même récit, on vantera avec nostalgie la qualité de la vie au village, son air pur, la proximité

de la mer, les produits frais et naturels des jardins, le rythme plus humain de la vie, et on critiquera les lenteurs des services publics, la tyrannie des fonctionnaires, la corruption des administrations. Tous ces jugements ambigus concernent souvent des faits vécus personnellement dans la communauté d'origine lors de certains voyages. Mais ils expriment aussi la difficulté, voire l'impossibilité pour le narrateur de se situer par rapport à son groupe, oscillant sans cesse entre l'attachement et le rejet²².

Il y aurait tout un travail à faire pour départager les critiques et les souvenirs nostalgiques qui expriment l'équilibre instable de l'émigrant face à son village d'origine. Le caractère *partiel* de la rupture souhaitée et réalisée par l'émigration en viendrait peut-être ainsi à se préciser. Bien qu'inscrit dans le progrès général de l'individualisme au sein des sociétés occidentales, il semble, d'après nos entretiens, que le projet migratoire ne pouvait en actualiser que certains aspects, que certaines potentialités²³. Ce fut comme s'il avait fallu effectuer une rupture, un démarquage, une différenciation dans des proportions et dans des domaines qui sauvegardaient l'appartenance à la communauté. Tout se passa comme si l'émigrant avait revendiqué sa différence face à celui qui restait dans un projet essentiellement économique et matériel. Il revendiqua une plus grande part de liberté individuelle à travers le droit de participer au «progrès» matériel de ces années, aux «bienfaits» de la science et de la technologie. Il revendiqua le droit à une vie urbaine et à la consommation de masse, le droit de consommer plus de biens, d'informations et de services. Pour marquer la rupture avec le «paese», il revendiqua aussi pour ses enfants le droit à la mobilité socio-professionnelle dans des carrières (ingénieur, chercheur, médecin, avocat, etc.) ancrées, elles aussi, dans le progrès économique et technologique de ces années. En revanche, face aux valeurs hédonistes et permissives montantes de cette époque, tant en Italie qu'au Québec, face à la diversification croissante des modes de vie individuels, face au flottement des croyances et des rôles, face à l'inflation de la sphère privée au détriment des idées, valeurs, règles et normes liées à la famille, à la parenté et à la communauté, le projet de l'émigrant demeura en retrait, de façon à trouver dans la sauvegarde des règles morales liées au sexe et à la famille, dans la valorisation du travail, du respect et des obligations, les bases de son appartenance au «paese» et de la reconnaissance des gens restés au village. Il est intéressant de noter à ce sujet que les critiques adressées aujourd'hui par les immigrants aux gens restés au village ne visent que rarement les progrès économiques et matériels que ceux-ci ont

connus, mais plutôt les conséquences de ces changements sur les «mentalités», sur la «morale», sur les traditions. Les Italiens d'aujourd'hui, nous dit-on souvent, sont certes plus riches et plus instruits, mais sont en revanche moins «éduqués» et moins respectueux des valeurs d'autrefois. On critique le plus souvent la perte de respect envers les parents et les aînés, la disparition du sens de la famille et les divorces désormais plus fréquents, la malhonnêteté entre parents et amis, le «chacun pour soi» qui domine les rapports refroidis entre «paesani», la baisse de la religion, les églises vides, la perte du sens et de l'amour du travail bien fait. Par contraste, on souligne souvent combien l'émigrant a su, lui, conserver ces traditions et ces valeurs dans sa vie au Canada.

Les trajectoires de beaucoup d'immigrants italiens à Montréal, depuis leur arrivée jusqu'à la fin des années 70, furent marquées par ce rapport ambivalent avec les gens restés sur place, rapport dont le maintien était nécessaire, cependant, puisqu'il définissait le lieu où se jouait la réussite ou l'échec de la migration et du projet de vie. On peut mieux comprendre, dès lors, la constitution d'une personnalité ethnique négative composée d'éléments culturels et sociaux appartenant à une Italie locale durant ces années. Car tant que la comparaison avec les «paesani» restés au village demeura centrale pour l'évaluation de la réussite ou de l'échec du projet migratoire, le paradoxe entre la rupture et le maintien de l'appartenance à la communauté de départ resta irrésolu. Ainsi, tout un monde de pratiques culturelles et sociales ne cessa d'être transposé et réactivé au Canada afin de réaffirmer cette unité nécessaire avec la communauté abandonnée. Cela explique le caractère hautement contradictoire de la situation de l'immigrant condamné, par le caractère partiel de sa démarche, à vivre en même temps dans deux univers socio-culturels différents. Comme l'écrit Catani :

«...il vit dans une autre nation où on ne peut, comme au village, être seulement quelqu'un, fils de quelqu'un d'autre, parti à un jeune âge pour chercher un travail ailleurs. Dans la nation de résidence, celui qui se considère comme migrant, mais qui est en fait immigré, est forcé à devenir un individu moral selon les valeurs qui sont définies dans le contexte de la nation et non dans celui du village.» (Catani, 1982 : 56, souligné par l'auteur; traduction libre)²⁴.

Cependant, dans cette situation de mise en contact du village avec la nation québécoise ou canadienne, parents et autochtones montréalais se retrouvèrent en quelque sorte réunis face aux enfants. Pour les parents, dans la logique du main-

lien de l'appartenance à la communauté d'origine, il s'agissait d'inscrire les enfants à l'intérieur de cette société qu'ils avaient pourtant eux-mêmes quittée. D'autant plus qu'au fur et à mesure que les années passaient et que les limites à leur projet de mobilité socio-économique apparaissaient plus évidentes, les enfants en venaient à hériter la tâche de poursuivre ce projet toujours centré sur le village. Cela explique l'importance énorme accordée par les parents aux études et aux carrières de leurs enfants, les réussites scolaires et professionnelles de ceux-ci devenant des éléments de plus en plus cruciaux dans l'évaluation du succès de la migration face aux «paesani» restés au village²⁵. Cela explique, aussi, les tentatives, souvent infructueuses, de transmettre aux enfants une langue ou un dialecte, une religion et des croyances, des valeurs et des traditions, une conception de la famille et de la parenté, tout un ensemble de comportements, de rôles sociaux et de valeurs à l'intérieur desquels eux-mêmes et surtout les gens du village se reconnaissaient. Quant aux autochtones, amis d'école ou de quartier, voisins, etc., ils reprenaient souvent ces mêmes éléments d'une culture locale, jugée comme éminemment non nationale et non moderne, pour marquer la distance, l'écart existant entre eux et ces jeunes qu'on renvoyait ainsi à un autre monde.

Dans les années 60 et 70, les enfants d'immigrants italiens ne rejetèrent jamais l'Italie comme telle, en tant que pays d'appartenance ou d'identification. Mais on comprend pourquoi, dans une société québécoise où le statut de citoyen national était si valorisé, ces jeunes renièrent autant ce contenu de l'identité qu'on tentait de leur imposer ou de leur attribuer, que l'identité italienne elle-même, «contaminée», dirait Devereux (1972), par ces éléments non nationaux. Faute d'une identité nationale appréciée de ce côté-ci de l'Atlantique, c'est la nation de l'Autre, Canadien ou Québécois, que l'on désira, c'est son statut de citoyen national qui fut l'objet toujours défendu et toujours revendiqué.

Les années 80: vers la rupture définitive

Nous revoici donc à notre question de départ : que s'est-il passé pour qu'une telle dynamique soit renversée? On comprend désormais que pour que l'identité italienne soit détachée des contenus locaux faisant obstacle à une identité nationale, il fallait que le projet migratoire des parents soit transformé de telle sorte qu'il n'implique plus, en son centre, la référence au village d'origine. Si on en croit les récits de vie – dont certains passages prennent souvent l'allure de bilans de vie – c'est précisément ce qui se

produisit pour beaucoup, au cours des années 70–80.

Le problème auquel fut confronté l'émigrant venait du fait qu'il avait quitté une société engagée dans une transformation économique et sociale qui s'était accélérée après son départ, dans les années 60 et 70. Ainsi, bien plus que comme simples sources d'éléments nouveaux pour la constitution d'un contenu moderne à l'identité, les transformations de la société italienne de l'après-guerre prennent de l'importance dans les changements du projet migrant qu'elles provoquèrent. L'émigrant concevait son village comme il l'avait quitté et c'est par rapport à ce qu'il pensait que demeurerait sa communauté, par rapport à cette image cristallisée par l'éloignement, la distance, le manque de contacts directs, surtout durant les premières années de vie au Canada, par rapport à cette image condamnée à être de plus en plus *décalée* face au village réel, qu'il se devait de devenir «autre» tout en continuant d'être reconnu par ceux qui n'étaient pas partis. Mais son parcours, en fait, ne fit qu'anticiper ce qui, déjà, était en germe dans le village d'origine de l'après-guerre; il ne fit que devancer ce qui ne semblait pas pouvoir naître dans la communauté d'origine au lendemain de la guerre, ses aspirations, ses désirs, ses projets étant en fait aussi ceux des gens qui restaient²⁶.

Les entrevues accordent toujours une grande place à la comparaison entre le «paese» d'hier et celui d'aujourd'hui. Déjà, dans ses premières visites au village, après cinq ou dix ans de vie au Canada, l'émigrant avait été à même de constater l'ampleur des transformations en cours, résultat du développement économique italien. On nous rapporte parfois les effets économiques de ce développement rapide qui rendait le retour prévu toujours plus difficile : augmentation du coût de la vie, du coût des maisons et des terrains, etc. Mais on insiste aussi très souvent sur les changements induits par ces transformations économiques dans les modes de vie des parents et amis restés au village. Abordant le thème de l'Italie d'aujourd'hui, l'immigrant souligne que, désormais, tous ont quitté les activités agricoles d'autrefois, accédant ainsi à des conditions de vie et à un statut social qu'il n'avait cru pouvoir atteindre, pour sa part, qu'au moyen de l'émigration²⁷. Il oppose son «Italie de la misère» à l'«Italie de l'abondance» d'aujourd'hui en insistant sur la qualité de la vie des gens du village, sur leur accession aux mêmes biens et services qu'il était allé chercher à l'étranger. L'inventaire est souvent le même : les maisons spacieuses et dotées des commodités les plus modernes qu'il a pu visiter lors de ses séjours; la diffusion de la télévision dans tous les foyers; le développe-

ment des transports publics; la présence d'une ou de deux voitures dans presque toutes les familles; les vacances à la mer; les études universitaires des neveux, leurs emplois bien rémunérés, etc. Et il n'est pas rare de voir cette liste prendre les allures d'un constat d'échec, d'un réexamen de la pertinence d'être parti puisque les gens, là-bas, «vivent mieux», «ont plus de loisirs», «travaillent moins» tout en étant «plus riches» :

M. Luigi T. : «Parce que depuis que nous sommes partis, le village est tout changé, il s'est modernisé. À l'époque, il n'était pas modernisé. Ainsi, ceux qui y sont maintenant, ils ne désirent plus émigrer comme nous le désirions en ce temps-là parce que les choses étaient toutes différentes. Aujourd'hui, ils sont bien, eux, ils n'ont aucune intention d'émigrer, au contraire.»

Son épouse : «Ils rient de nous qui sommes ici.»

M. Luigi T. : «Quand nous sommes allés la première fois en Italie, hey!, un émigrant, qui sait comment ils l'accueillaient. Maintenant, ça ne les intéresse plus parce qu'ils ont leur argent en Italie plus que nous. Comment ils l'ont fait, moi je ne sais pas. Mais à l'époque, quand nous avons émigré, nous, il n'y avait rien à manger, il n'y avait pas les commodités qu'ils ont aujourd'hui. Aujourd'hui, par exemple, ils ont tout dans la maison. Ils ont des salles de bain plus belles que nous ici. À l'époque, nous, où l'avions-nous cette salle de bain? On ne savait même pas ce que c'était [...]. Mais aujourd'hui, au contraire, tout est différent. Hey! aujourd'hui, ils ont des salles de bain qui te font... même pas les gens de St-Léonard [quartier résidentiel italien de l'est de Montréal] ne les ont comme eux. Alors, tout est différent. Comme, par exemple, même la nourriture : à l'époque, de la viande, on pouvait en manger quand c'était, par exemple, le «Ferragosto» [festivités du mois d'août en Calabre], quand c'était Noël, pour certains, pas pour tous. Alors, nous, les enfants : «Hey!, arrive Noël, on va manger de la viande!» On était tous contents. Mais on ne mangeait pas de la viande à volonté... comme on en mange ici, juste un morceau parce que la viande coûtait cher. Mais ça, c'est à l'époque, parce qu'aujourd'hui, ils en mangent, hey!, qui sait combien. Par exemple, le pain. Chez nous, en Calabre [...], on faisait du pain de maïs : lorsque tu le mangeais, ça n'était pas facile de le faire passer dans la gorge. Il était un peu aigre. Alors, tu t'étouffais. Mais même si tu t'étouffais, tu n'avais pas grand-chose d'autre pour te satisfaire et tu le mangeais quand même. Ce n'était pas tout le monde qui avait du pain de blé, on le voyait avec des jumelles, on le voyait. Alors, logiquement, en

ces temps-là, tous pensaient à émigrer. En voyant arriver un «Americano», on disait : «Hey!, est arrivé un «Americano»!. Tous le regardaient, de tous les côtés : «Est arrivé un «Americano», hey!, on vit bien là-bas!» Tous avaient la frénésie de partir pour ces raisons». (Entrevue, M. Luigi T. et Mme Giuseppina T., 1986.)

Mais comme nous le disions plus haut, plus encore que les changements dans les conditions économiques et matérielles des villages d'origine, ce qui prit de court l'émigrant italien, dans les années 70, ce furent les changements induits par ces transformations dans les styles de vie des «paesani», dans leurs «mentalités», leurs valeurs :

«On a alors l'illusion que les choses n'ont pas changé. On croit que les gens auront la même mentalité. Mais en Italie, il y avait eu le «boom» économique et comme les pays étrangers avaient mis de l'argent, il y avait eu beaucoup d'industries qui s'étaient ouvertes. Les Italiens ont eu beaucoup de bien-être en ce temps-là. Maintenant, ils vont à la ruine à cause de cela. Ils n'étaient pas habitués à avoir de l'argent, ils se sont mis à dépenser et maintenant ils ne peuvent plus s'arrêter. Alors ma femme et moi, on avait évolué au Canada et les nostalgies avaient commencé. On est toujours resté attachés à notre village natal. Mais à cette époque, les choses en Italie avaient beaucoup changé. Le changement était tel qu'après deux jours, on n'a même plus pensé s'installer en Italie. La nature était restée la même, comme l'environnement. Il y avait toujours les mêmes maisons, les mêmes forêts. Mais les gens avaient évolué d'une manière négative. Ils avaient perdu leurs valeurs. Ils ne pensaient qu'à l'argent, aux divertissements, et on ne pouvait même pas parler des souvenirs des temps passés : ils nous disaient qu'on était arriérés, stupides, qu'on n'avait pas évolué. Mais nous, on avait évolué dans notre milieu ambiant, pas dans le leur. Pour eux, le bien-être économique est venu tout d'un coup, sans contrôle. Ils ont perdu les valeurs de la simplicité, du naturel. Il y avait une certaine fraternité dans les villages, tout le monde se connaissait, tout le monde se disait bonjour, il n'y avait pas de désaccords sauf en de rares occasions. Les gens aimaient à se retrouver ensemble. Le dimanche, on se retrouvait tous au bistrot. Après, tout a changé : un tel avait une motocyclette, un tel avait sa voiture, deux voitures. Chacun allait à ses affaires. Il ne se retournait même plus pour dire bonjour. Mais ça se comprend, car lorsqu'on va à pied, on peut saluer une personne, tandis que lorsqu'on est en voiture, on ne peut pas : si on klaxonne, peut-être que la personne va prendre

peur plutôt. Ce que je veux dire, c'est que le changement a été nocif à la personne. Ils sont tous pareils maintenant, sauf quelques vieux qui sont restés avec les mêmes valeurs. (Entrevue, M. Lorenzo M., 1981, citée dans Peressini 1984 : 371-72.)

Ces critiques paradoxales – dans la mesure où elles décrivent les trajectoires des émigrants eux-mêmes et le destin des rapports sociaux au sein même de la communauté immigrante à Montréal durant ces années (Peressini, 1984) – trahissent le désarroi de l'émigrant italien qui se retrouva en quelque sorte piégé d'une double façon durant le second après-guerre. D'une part, il s'était vite rendu compte, à travers ses enfants en particulier, que son projet de vie, ses aspirations, ses désirs, ses motivations, circonscrites à la sphère économique et responsables de la coupure avec le village natal, étaient en fait inséparables, dans la société d'arrivée, de tout un univers de valeurs adoptées progressivement par les jeunes mais que lui-même ne pouvait accepter du fait de sa fidélité à celles de la communauté d'origine abandonnée : nouvelles valeurs individualistes mettant en avant les plaisirs, le culte de la libération et de l'accomplissement personnels, le culte des loisirs et du temps libre, la multiplication des modèles de comportements permis, l'érosion des règles, normes et valeurs exclusives relatives au sexe, à la famille et à la parenté, etc. D'autre part, il constatait, avec le temps, que le village lui-même, avec lequel il avait pris soin de maintenir un lien, «disparaissait» peu à peu. Les «paesani» atteignaient sur place ce qu'il avait cherché ailleurs et poussaient même la rupture avec la société traditionnelle plus loin qu'il ne l'avait fait de son côté, en adoptant précisément cet univers socio-culturel qu'il avait refusé jusque-là. Village d'origine et nation de résidence s'étaient ainsi peu à peu rapprochés, depuis son départ, pour ne plus constituer pratiquement, à ses yeux, qu'un seul et même monde indifférencié dans les années 80. Du coup, les parcours de ceux qui étaient partis, les départs déchirants, les années d'éloignement, la migration s'étaient effacés, avaient été annulés, comme si partir n'avait été qu'un voyage immobile.

D'où l'expression de cet échec qui est celui de l'impossibilité grandissante de reproduire le *retour* de cet oncle d'Amérique d'autrefois, de rejouer cette scène du retour qui seule pouvait récompenser les efforts et les sacrifices acceptés et leur donner un sens. Retour d'autant plus impossible que les «paesani» eux-mêmes ne s'en tenaient plus à leur rôle d'admirateurs envieux vis-à-vis de l'expatrié. En plus de la «disparition» des villages traditionnels, la fin des années 70 et le début des années 80 marquent la disparition de la figure héroïque que représentait

jusque-là l'émigrant auprès des couches populaires. Les restrictions à l'immigration dans les pays transocéaniques et européens de même que les nouvelles conditions socio-économiques internes font de l'Italie de ces années un pays d'immigration pour la première fois de son histoire²⁸. Dans ce contexte, l'évaluation de la figure de l'émigrant s'en est trouvée renversée : l'émigrant n'est plus celui qui a devancé l'histoire et le destin de sa communauté, ni celui qui a réussi à se libérer de conditions de vies contraignantes et oppressives. Désormais, dans une Italie qui s'émerveille de moins en moins de l'«American way of life», dans une Italie devenue elle-même «Amérique» pour un nombre grandissant d'immigrants, l'émigrant sera jugé comme celui qui n'a pas su se tailler une place, se frayer un chemin, «devenir quelqu'un» dans sa propre patrie :

«D'ailleurs, quand je suis allé la première fois en Italie, en 1968, [...] ces gens-là [les «paesani» du village], ils disaient : «Hey!, tu as une cigarette? As-tu apporté des cigarettes américaines, canadiennes?» Ils étaient très contents et ils les prenaient volontiers. Et si tu leur offrais un café, un verre de bière, hey!, ils t'embrassaient, ils te prenaient dans leurs bras. Aujourd'hui, tu ne peux plus rien leur dire. Parce qu'ils te disent : «Qui te crois-tu? Qui crois-tu être?» Et ils tirent de leurs proches des millions, et toi, franchement, tu ne peux que les regarder et tu ne sais plus... Ils font une vie de grands seigneurs en Italie, aujourd'hui, et moi, vraiment, je ne sais pas. Moi, franchement, je le répète, si j'avais su, il aurait mieux valu que je sois resté en Italie». (Entrevue, M. Luigi T., 1986)²⁹.

Le constat d'échec de tout un projet de vie, l'impossibilité de reconnaître un lieu d'origine désormais transfiguré, la disparition même des paramètres et des critères à partir desquels la réussite migratoire aurait dû être évaluée, tout cela explique en grande partie le malaise identitaire dans lequel de nombreux immigrants italiens se sont retrouvés vers la fin des années 70 et le refuge de beaucoup d'entre eux dans la tranquillité des banlieues, de la famille et de la retraite. L'aube des années 80 a signifié pour de nombreux immigrants la fin de tout projet de retour définitif au village et l'arrêt de toute tentative de comparaison avec les gens restés sur place. Ce furent aussi les années où il devint de moins en moins nécessaire d'intégrer les enfants dans ce projet de mobilité sociale relative à l'abandon.

Quant aux transformations identitaires des jeunes italo-montréalais, si elles peuvent s'expliquer en partie par les transformations de la société italienne dans l'après-guerre et par l'attrait exercé par

cette «nouvelle Italie» auprès des Québécois et des Montréalais, elles furent aussi rendues possibles par le destin du projet migratoire des parents tel que nous venons de le décrire. Le conflit identitaire de ceux-ci ne put que favoriser l'émergence des revendications à l'«italianité» de la part des enfants. Ces derniers, à la faveur de l'effacement du «paese» et de sa culture locale en tant que contenu de l'identité, purent revendiquer, finalement, une appartenance à une Italie nationale jouissant, à leurs yeux, d'un statut égal à celui de la nation de l'Autre. Libérés de la tâche de poursuivre le projet des parents, ces jeunes purent enfin s'approprier ce statut de Citoyen national tant recherché en marquant leur appartenance à une Italie «moderne» : à l'Italie de l'Histoire et de la Renaissance de même qu'à celle du football et de la Coupe du Monde; à l'Italie des grands écrivains de Dante à Pasolini, mais aussi à celle des «stars», des Travolta et des Madonna; à l'Italie des grands peintres, de Leonardo à Modigliani, mais aussi à l'Italie des «designers» et des grands couturiers.

Le destin du projet migratoire des parents, la fin des références à un village non pas renié mais disparu de lui-même dans la mondialisation de la culture occidentale, l'impossibilité définitive, pour ces derniers émigrants transocéaniques partis d'Italie, d'effectuer le retour héroïque de l'émigrant d'autrefois, tout cela aura même poussé plus loin le revirement de ces années dans la mesure où les enfants réussirent à entraîner de plus en plus leurs parents dans cette affirmation identitaire – ces derniers trouvant dans cette Italie qui ne fut jamais la leur, dans cette Italie devenue Amérique, une ultime source de fierté dans leurs relations, désormais prédominantes, avec les Québécois. Comme si ces années avaient dû aboutir à l'ultime et étrange paradoxe de ces enfants ne recevant plus de leurs parents leur appartenance à une filiation ascendante, mais héritant, au contraire, la tâche d'inscrire leurs parents dans une filiation à venir. Comme si le propre de cet après-guerre avait dû être de célébrer ces étranges retrouvailles entre parents devenus enfants et enfants devenus parents, n'ayant pour lieu aucune terre connue, aucun territoire vécu, mais tout simplement un territoire fictif, une Italie imaginaire, inventée par les désirs de chacun et par une nostalgie du futur partagée.

NOTES

1. Les idées émises dans cet article n'ont d'autre statut que celui d'hypothèses de travail qui exigeraient des recherches plus approfondies auprès des Italo-montréalais de la «deuxième génération» afin d'être vérifiées et de pouvoir être généralisées à l'ensemble de la

communauté. En fait, ces hypothèses sont fondées surtout sur des recherches menées auprès des parents immigrés à partir de deux régions italiennes précises. Il s'agit d'études de terrain qualitatives (récits de vie, observation participante) et quantitatives (statistiques officielles italiennes, archives d'état civil de certaines communautés de provenance, etc.) concernant des immigrants italiens arrivés à Montréal après la seconde guerre mondiale en provenance du Frioul, extrême nord-est de l'Italie (Peressini, 1983, 1984), et de la Calabre, extrême sud-ouest (recherche de doctorat en cours).

De plus, étant donné l'espace limité de cet article, le lecteur excusera la présentation quelque peu schématique de ces hypothèses dans la mesure où n'ont pas pu être pris en compte le détail des analyses et la subtilité des cas particuliers. Il s'agira plus, ici, de présenter des tendances générales. En particulier, on voudra bien considérer le découpage des périodes – années 1960–70, d'une part, et année 1980, de l'autre – comme de nature strictement indicative. Les processus hypothésés dans cet article constituent évidemment des phénomènes se développant de façon continue et progressive et qui rendent donc tout choix de périodes arbitraire.

Enfin, toujours pour des raisons d'espace, l'aspect quantitatif qui aurait pu être joint à certaines analyses a été laissé de côté.

Je tiens à remercier Céline Larfeuil et Bruno Ramirez pour avoir bien voulu lire ces lignes et m'avoir prodigué leurs précieux conseils. L'auteur assume évidemment toutes les critiques qui pourraient être apportées au texte.

2. Il est intéressant de noter que le magazine trans-culturel *Vice versa* dont il est question ici se caractérise par un souci de «traverser» les cultures nationales, en rendant compte du «métissage» des courants culturels qui agissent dans les sociétés urbaines occidentales, sans toutefois renier une référence tout de même claire à un territoire culturel italien : la majorité des membres du comité de rédaction est d'origine italienne; un numéro spécial (16, octobre/novembre 1986) a été consacré à l'Italie; enfin, des références y sont faites régulièrement aux mouvements artistiques, politiques et philosophiques italiens.

3. Pour un aperçu de ces jeunes créateurs, le lecteur pourra se référer à Caccia (1983). Citons aussi l'oeuvre théâtrale de Marco Micone ou le travail cinématographique du réalisateur italo-montréalais Paul Tana qui, depuis son film «Les grands enfants» (1980) et surtout «Café Italia» (1985), exprime des retrouvailles récentes avec ses origines.

4. Une anecdote parmi tant d'autres : à l'occasion d'un dîner entre amis, un jeune Italien d'une trentaine d'années, enfant de parents immigrés après la seconde guerre, nous raconte comment, jusqu'à récemment, il avait «renié ses origines» un peu par honte, un peu par indifférence pour un monde qu'il considérait comme très éloigné de celui dans lequel il vivait; désaveu, donc, de son appartenance à l'Italie jusqu'en 1982, année au cours de laquelle ce pays remporta la Coupe du Monde de football en Espagne. Il nous raconte comment tout changea alors pour lui, comment il ne cesse, depuis, d'éprouver de

la fierté d'appartenir à ce pays, comment il projette de réapprendre l'italien, qu'il avait pratiquement perdu, et de faire son premier voyage en Italie, peut-être même pour visiter le village natal de ses parents siciliens.

Dans les entrevues réalisées, plusieurs immigrants ont mentionné un changement d'attitude semblable chez leurs enfants depuis le «Mundial» de 1982. Du fait de leur diffusion gigantesque, des événements mass-médiatiques de l'ampleur de la Coupe du Monde peuvent avoir un impact puissant sur la «gestion» des identités et des appartenances des communautés immigrantes. Pour ce qui est du «Mundial» de 1982, il faut se rappeler, en outre, qu'il s'agissait d'une des premières Coupes du Monde à être largement couverte par les chaînes de télévision canadiennes, ce qui rendait un grand nombre de Québécois et de Canadiens témoins de la victoire et du prestige de la mère-patrie. Cela ne fut sans doute pas étranger à l'exubérance des manifestations de joie des Italo-montréalais dans les rues de Montréal le soir de la victoire italienne.

5. La distinction faite ici entre société locale, d'une part, et société nationale ou régionale, de l'autre, est empruntée à Barbichon (1983 : 333). Il est important d'insister sur le sens précis que prennent les qualificatifs de *local* et de *national* dans les pages qui suivent. Par société, culture ou identité nationale, on entendra aussi bien des réalités concernant le territoire national proprement dit que des réalités faisant référence aux territoires régionaux ou même provinciaux. Par exemple, les identités régionales italiennes (frioulane, calabraise, sicilienne, etc.) ne constituent pas au sens de cet article des identités locales. Par le recours que font ces identités à des moyens institutionnels étatiques et à des rapports sociaux abstraits et anonymes pour se constituer, elles sont en fait des construits qui relèvent d'une logique identitaire nationale. On n'a qu'à penser à l'utilité administrative des découpages provinciaux et régionaux dans les études, enquêtes ou recensements nationaux ou encore à la façon dont ces identités régionales sont présentées comme des colorations particulières du «caractère national». Aussi, lorsqu'il sera question de l'expression ou de la conscience d'une identité nationale de la part des parents ou des enfants, cela inclura tout aussi bien l'appartenance nationale que régionale.

C'est donc dire que les expressions société, culture ou identité locales possèdent de leur côté un sens restreint: il s'agit de désigner par ces expressions des réalités dominées par des rapports sociaux concrets et directs de parenté et de voisinage, c'est-à-dire des réalités où la connaissance directe des individus auxquels on a affaire (ou du moins leur «réputation» rapportée par des proches) tient une place importante dans la définition du «nous» et des «autres». On peut faire correspondre grossièrement ce type de réalité sociale à l'univers du village ou de la commune d'origine de même qu'aux relations sociales de quartier et aux associations de village dans la communauté immigrante.

Soulignons, enfin, qu'identités locales et identités nationales ou régionales ne s'excluent pas nécessairement et qu'elles peuvent constituer, en particulier pour les pa-

rents, des ressources identitaires utilisées de façon flexible selon les situations. Il n'en demeure pas moins que pour les enfants d'immigrants nés au Canada ou arrivés à un jeune âge, l'identité locale telle qu'elle est définie ci-dessus fut difficilement accessible étant donné leur faible connaissance de l'univers du village d'origine des parents si ce n'est à travers les réseaux sociaux constitués au Canada.

6. Pour une analyse de l'identité nationale et des liens que celle-ci entretient avec l'individualisme moderne, le lecteur pourra se reporter aux travaux de Dumont (1983). Pour une application des analyses de cet auteur à des contextes migratoires et ethniques divers, voir Catani (1982, 1983). On pourra aussi se référer à Oriol (1983a, 1983b, 1984) pour des analyses sur le même sujet.

7. Il faut souligner la dévalorisation que subit le monde paysan durant ces années-là en Italie. Ainsi s'exprimait le sociologue italien F. Ferrarotti, en 1967, sur le «boom» économique italien : «L'Italie change, d'accord, mais il ne faut pas se laisser séduire par les reflets chromés et les lumières au néon, par les variations de surface telles qu'elles apparaissent. L'Italien urbanisé hait le vert, il jouit de la destruction des arbres, il veut mettre entre lui et la terre une barrière insurmontable de ciment, de pierres, de briques et de cristaux, obsédé qu'il est par la peur de retomber dans l'enfer du monde paysan.» (Cité dans Harrison 1978 : 123, traduction libre.)

Selon les statistiques officielles (ITALIE ISTAT, 1951, 1981), la proportion de la population active engagée dans l'agriculture en Italie passe de 42,2% à 11,1% entre 1951 et 1981. C'est surtout le secteur tertiaire qui profite de cet exode paysan passant de 25,7% à 49,4% de la population active durant la même période. Même dans des régions marginales par rapport au développement économique italien, l'exode est massif. Ainsi la Calabre, par exemple – l'une des régions traditionnellement les plus pauvres de l'Italie – voit sa force de travail active en agriculture ne représenter que 24,2% de la force de travail totale en 1981, alors qu'elle s'élevait à 63% trente ans plus tôt. Encore une fois, c'est surtout le tertiaire qui croît, passant de 17,1% à 48% de la population active totale. Les bouleversements socio-culturels engendrés par ces mutations ont été importants, en particulier pour ce qui a trait aux comportements et aux valeurs associés à la famille et aux rapports communautaires. Pour un aperçu de ces bouleversements au niveau national, voir Barberis (1983). Pour des études plus approfondies au niveau de certaines communautés rurales, voir Piselli (1981) et Piselli et Arrighi (1985).

8. Pour une analyse des rapports entre la communauté italienne et la société québécoise dans le contexte de la poussée du nationalisme des années 60, voir Linteau (1987).

9. Le problème du lien entre émigration et individualisme est au centre des travaux déjà cités de Catani portant sur divers courants migratoires. Pour ce qui est de l'émigration calabraise, ce thème a été développé en particulier par Teti (1987), pour le tournant du siècle, et d'une autre façon dans les travaux déjà cités de Piselli et Arrighi, pour le second après-guerre. À la lumière des documents d'époque, Teti voit d'ailleurs une filiation entre la figure

du brigand calabrais des années 1860 et celle de l'émigrant qui apparaît un peu plus tard, dans la mesure où toutes deux expriment la montée de l'individualisme au sein des communautés traditionnelles. Quant à nous, nous ajouterions à cette filiation une autre figure, antérieure à celle du brigand et de l'émigrant, à savoir celle du Citoyen national: celle-ci apparut au cours du long processus d'unification nationale italienne, et exprime le développement, pendant les 18^{ème} et 19^{ème} siècles, des deux pôles identitaires indissociables que constituent, dans les sociétés occidentales modernes, l'individualisme et le nationalisme, dirait Dumont (1983), ou que constituent les techniques d'un pouvoir individualisant et totalisant, dirait Foucault (1984).

10. Sans aller directement aux textes originaux, le lecteur pourra trouver un recueil de discours d'époque sur la question dans Ciuffoletti et Degl'Innocenti (1978). Voir aussi certains passages de Sori (1979) à ce sujet. Pour ce qui est des débats entourant l'émigration au Frioul et en Vénétie, voir Franzina (1984). Pour la Calabre, outre l'article déjà cité de V. Teti (1987), on trouvera un inventaire des discussions sur l'émigration contenues dans les enquêtes agraires du début du siècle dans Sturino (1981) et un aperçu de celles-ci dans Harney (1978). Enfin, on peut trouver un rapide aperçu des réactions de certains observateurs face à l'émigration du tournant du siècle, dans la région du Molise, dans Ramirez (1984).

11. «Et maintenant, tout a changé, écrivait F.S. Nitti dans une enquête sur la Calabre et la Basilicate en 1910: les coutumes, les idées, les habitudes, une vraie révolution a eu lieu. Des paysans qui n'avaient jamais imaginé posséder cent liras sont revenus dans une situation qui ressemble à de la richesse; certains sont revenus réellement riches; plusieurs ont acquis une qualification, et l'immense majorité, au pays ou à l'étranger, vit mieux qu'avant.» (Nitti, 1968 : 155.) Marengi, dans une autre enquête sur les classes rurales en Calabre, abonde dans le même sens : «Les nouveaux désirs, les nouveaux horizons découverts, la vie nouvelle, tout un ensemble de choses nouvelles et suggestives ont rendu presque méconnaissable le peuple calabrais.» (Marengi, 1909 : 761.)

12. «... la corruption des coutumes s'étend dans les contrées rurales où [...] les moeurs s'étaient maintenues sévères. Les adultères, les infanticides, les vengeances sont à l'ordre du jour : manifestations de cet état social anormal que l'émigration a créé en bouleversant l'équilibre des sexes». (Taruffi, De Nobili et Lori, 1908 : 847.)

13. D'un point de vue chronologique, l'émigration italienne vers le Canada dans l'après-guerre constitue l'une des dernières grandes vagues migratoires transocéaniques parties de la péninsule. Dès la fin des années 50, ce sont les courants migratoires dirigés vers les pays ouest-européens (France, Belgique, Allemagne, Angleterre, Suisse, etc.) qui deviendront peu à peu prédominants. En plus de l'expansion économique de ces pays dans le contexte de la formation du Marché Commun européen, les nouvelles dispositions de 1965 des lois canadiennes d'immigration (restreignant le nombre de parents pouvant être parrainés) expliquent la baisse con-

stante du nombre des arrivées au Canada en provenance d'Italie, à partir du milieu des années 60, et la disparition à toutes fins pratiques de cette immigration dans les années 70.

14. Il est intéressant de noter à ce sujet que l'émigrant pour le Canada continuait souvent à être désigné par le terme «Americano» par les gens du village durant ces années-là. Aujourd'hui encore, il est fréquent d'entendre ce terme alors qu'on se réfère à des parents ou amis qui résident au Canada.

15. Les retours de ces vieux «Americani» étaient encore très présents dans l'après-guerre et les récits de vie leur accordent beaucoup de place. C'est le cas de ce Frioulan, parti pour Montréal après la seconde guerre, et qui explique les raisons de sa venue au Canada : «Il y avait aussi l'Amérique, c'était la richesse, les grosses voitures... Je me souviens, en 1956, un oncle était venu au village avec une grosse Dodge Imperial. Il prenait toute la rue pour passer. Au bistrot, il mesurait le cognac : un mètre de cognac qu'il payait aux gens! Quand tu as quatorze ou quinze ans, ça t'impressionne.» (Entrevue, Alberto C., 1982, citée dans Peressini, 1983 : 376.)

16. Parfois, ces critères demeuraient ceux d'une autre époque. Les styles architecturaux des maisons construites par les émigrants au village de même que les décorations intérieures rappellent, par exemple, certains traits des palais des grands propriétaires fonciers qui avaient dominé les communes avant la guerre. On nous a raconté, aussi, le retour d'un émigrant parti pour le Canada dans les années 1950 et qui, pour marquer son nouveau statut aux yeux des «paesani», se fit conduire à sa nouvelle demeure dans une voiture tirée par des chevaux, provoquant malgré lui l'hilarité des habitants. Cet émigrant tentait ainsi de s'approprier certaines marques du statut des «seigneurs» du village, marques appartenant désormais à une autre époque. Par ces anachronismes, on voit transparaître l'unité ou du moins la filiation des motivations des émigrants de l'après-guerre et de ceux qui partirent avant 1945.

17. Ainsi nous en parle cet autre émigrant frioulan: «Désormais, c'était une espèce de conséquence normale dans le village. Cela faisait quarante, cinquante ans qu'un tel partait, puis l'autre... Désormais, c'était une mode de partir. Si un certain ne partait pas, alors on le considérait comme un bon à rien. Oui, c'est absurde de le dire... Il fallait bouger, au moins d'un village à l'autre, tiens, mais quelqu'un qui restait sur place, à cette époque-là...» (Entrevue, M. Tarcisio G., 1982, citée dans Peressini, 1984.)

18. Ainsi Mme Angelina G. nous raconte-t-elle l'histoire de cet oncle qui, grâce à son émigration en Amérique avant la guerre, avait pu faire de son fils un expert comptable au moyen d'études coûteuses poursuivies à la ville de Cosenza. Une fois ses études terminées, celui-ci disparut pour l'Amérique du Sud sans jamais plus donner de nouvelles. (Entrevue, Mme Angelina G., 1986.) Quant à l'émigration de marginaux et de «déviant» dans les années 1950 (enfants illégitimes entre autres), fuyant des conditions de vie difficiles en quittant définitivement

les villages, on en trouve une analyse pour une communauté calabraise dans Piselli (1981 : 116–28).

19. Sur l'apparition et l'expression d'un devenir individuel propre liées à l'émigration et à la production même des récits de vie d'émigrants, le lecteur pourra se référer à l'excellente discussion de Catani et Mazé (1982 : 11–42).

20. On retrouve ici la notion de «mobilité relative» telle qu'elle est développée par Gribaudi (1982). Cela se traduit pour beaucoup d'histoires de vie, par l'omniprésence des comparaisons entre le village d'hier et celui d'aujourd'hui, ou entre la vie actuelle en Italie et la vie au Canada. Ces comparaisons finissent souvent par structurer des passages entiers de récits de vie et ont souvent pour but de mesurer devant l'interlocuteur les réussites relatives des deux stratégies de vie.

21. Evidemment, on ne saurait réduire l'attachement au milieu d'origine, aux amis et parents restés, à une simple affaire de maintien d'une unité de comparaison ou à la simple préservation de critères communs à des fins de compétition socio-économique entre émigrants et non-émigrants. Il s'agit là, cependant, d'un aspect de la question qui a été rarement mentionné et qui explique en partie la cristallisation et la rigidité caractéristiques de nombreuses «cultures» immigrantes. Celles-ci, s'efforçant de conserver les paramètres définissant la réussite économique et sociale prévalant au moment du départ, tendent à se transformer moins rapidement que les cultures locales des villages d'origine.

22. D'où la solution choisie par certains, à l'âge de la retraite tout particulièrement, de passer six mois en Italie et six mois à Montréal, reproduisant ainsi, année après année, le détachement initial et le retour impossible.

23. Pour une analyse intéressante des transformations de l'individualisme des sociétés occidentales dans la période du second après-guerre, voir Lipovetsky (1983).

24. À moins de tomber dans des dichotomies simplistes, la question de l'incompatibilité relative entre l'univers socio-culturel du village et celui de la nation d'arrivée demeure complexe. Il y a au moins deux problèmes à résoudre. Le premier concerne le débat autour de la question de la staticité des cultures locales d'origine au cours du 20^{ème} siècle. Les travaux déjà cités de Piselli et de Arrighi suggèrent que les cultures traditionnelles de nombreuses communautés du sud de l'Italie se sont maintenues relativement stables jusqu'au milieu des années 60, malgré les nouveautés introduites par l'émigration. Ces travaux montrent, entre autres, comment les structures et les rapports de parenté et de voisinage constituaient, jusqu'à ces années, «le mode d'expression de la vie sociale dans ses manifestations multiples», fonctionnant comme des rapports économiques, politiques, etc. (Piselli, 1981 : 7). Ce ne serait que vers le milieu des années 60, selon ces auteurs, que la «nationalisation» des communautés locales, par la pénétration d'une économie de marché et des institutions nationales (partis politiques, entre autres), aurait conduit à la dissolution des structures propres aux cultures traditionnelles et à l'apparition d'une

utilisation flexible des ressources de la parentèle par les individus à des fins personnelles de mobilité socio-économique et de pouvoir politique. D'autres auteurs (Teti, 1987, par exemple) mettent l'accent plutôt sur l'érosion constante de ces cultures sous l'effet, en particulier, de l'émigration et ce, dès la fin du 19^{ème} siècle. Quoi qu'il en soit, il semble possible de considérer l'émigration comme ayant fonctionné à la fois comme une force déstructurante et réactivante face aux contenus socio-culturels traditionnels. Car en plus d'avoir impliqué, comme on l'a vu, des transformations profondes au sein des communautés locales, l'émigration posa de façon inédite la question de l'identité de ces communautés par l'ouverture de celles-ci au monde extérieur, et ce d'autant plus que le lieu de la réussite du projet migratoire demeura, jusque dans les années 60, le village d'origine.

Le second problème concerne le contenu des différences entre le monde du village et celui de la nation d'arrivée. Pour Catani (1982), qui suit en cela Dumont (1983) et qui rejoint en quelque sorte les conclusions de Piselli et Arrighi, il existerait une différence fondamentale constituée par «deux conceptions antithétiques du sujet humain» (Catani, 1982 : 56). Dans les communautés de départ, l'individu, inscrit, dirions-nous, dans l'ordre d'un univers infini dont le village ne constitue que l'exemple imparfait et limité, inscrit, en d'autres mots, dans des rapports sociaux codifiés et hiérarchisés selon la place qu'il occupe dans la parentèle et le voisinage, selon la qualité des liens de parenté et le calcul des distances généalogiques, selon son sexe, son âge et sa position dans la production, serait conçu comme soumis au destin de sa «place» sociale, à celui de sa communauté, et valorisé comme tel. Il n'est considéré, dirait Catani (1982 : 56) «que comme membre de la communauté, ce qui implique une individualisation et une mobilité sociale pratiquement nulles». Dans la nation d'arrivée, l'individu serait au contraire considéré et valorisé en tant que sujet, d'une part, doté d'une épaisseur psychologique propre au creux de laquelle *doit* s'affirmer le projet d'un devenir autonome et souverain, et en tant qu'objet, d'autre part, destiné à entrer dans des relations anonymes avec les autres par le «contrat libre et rationnel» d'une économie de marché et au contact des institutions de la nation.

25. Ainsi nous en parle cet immigrant italien : «En Italie, lorsqu'il était jeune, le Frioulan, et l'Italien en général, a toujours été un ouvrier manuel. Même s'il a un métier, il n'a jamais été dans la classe dirigeante ou intellectuelle, ou comme professionnel parce qu'il lui manquait les possibilités. De fait, dans les villages, il y en avait trois ou quatre qui allaient étudier pour devenir géomètres diplômés, médecins, etc. C'étaient ceux qui avaient le plus de possibilités financières; les autres : rien. Alors qu'ici, c'est beaucoup plus facile d'étudier pour un enfant d'immigrant parce qu'il a la possibilité d'avoir l'argent. Alors pour l'immigrant, c'est presque une revanche contre le monde que de pouvoir regarder son fils devenir avocat, médecin, etc. Il avait une certaine envie, il était envieux de celui qui avait étudié [...]. C'est quelque chose d'important de voir son enfant recevoir un diplôme, de voir son enfant

faire ce qu'il n'a pas pu faire lui-même.» (Entrevue, M. Lorenzo M., 1981.)

26. On touche ici à la notion de «socialisation anticipée» telle qu'elle est développée par Alberoni et Baglioni (1965). Cette notion tente de rendre compte de la façon dont se développait, durant l'après-guerre, dans les zones d'exode, la conscience de la pauvreté et du retard des villages par rapport aux zones industrielles et aux villes grâce, surtout, à l'efficacité socialisante des moyens de communication de masse.

27. Ainsi, cet immigrant calabrais qui raconte avec dépit comment les terres pour lesquelles il avait tant souffert autrefois, sont aujourd'hui abandonnées : «Aujourd'hui, tout est changé, tout est différent. Avant tout, plus personne ne travaille plus la terre en Calabre. J'ai vu que plus personne ne cultive. Personne ne recueille les olives. Le gouvernement donne même des primes à ceux qui recueillent des olives et qui produisent de l'huile. Malgré tout cela, les olives, tu les trouves sur les routes, ils les piétinent, personne ne les recueille. Tout est changé. À l'époque, je me souviens, on allait en montagne, on allait prier ces seigneurs Gaudio agenouillés : «S'il vous plaît, donnez-moi un bout de terre pour y planter des pommes de terre, j'ai une famille...». Celui-là, selon ce qui lui passait par la tête, si tu lui produisais de la compassion, il te disait oui, sinon, il te disait qu'il n'en avait pas à te donner. Aujourd'hui, sur ces terrains-là, il n'y a plus rien. Il n'y a que des ronces. Dans les propriétés, les ronces sont entremêlées comme le lierre sur les arbres. Tu ne peux même plus y entrer, sur les terres. Tout est changé.» (Entrevue, M. Luigi T., 1986.)

28. La revue *Studi Emigrazione / Études migrations* a consacré deux numéros à la présence étrangère en Italie. *Studi Emigrazione / Études migrations* (71), 1983; (82-83), 1986.

29. Notons que cette dévalorisation de l'image de l'émigrant au village est perçue et vécue non seulement par les émigrants de conditions sociales modestes, mais aussi par des émigrants ayant «réussi» économiquement. Par exemple, M. Nicola M., propriétaire d'une entreprise en menuiserie florissante à Montréal, nous décrit ainsi l'attitude des gens du village face à l'émigrant : «[À l'époque], ils le voyaient, l'émigrant, beaucoup mieux que comme ils le voient maintenant. [...] Ils le voyaient comme une bonne personne, un travailleur, quelqu'un qui avait de l'argent, en général. Chose qui, aujourd'hui, n'est plus ainsi. Maintenant, par exemple, l'Italien voit l'émigrant comme quelqu'un qui a dû..., un bon à rien, quelqu'un qui n'a pas les capacités. [...] Ils [les «paesani»] devraient venir ici pour vivre comme nous vivons, pour changer cette idée. Mais eux, ils nous voient, nous, comme de pauvres diables qui n'ont pas été capables de se développer, de se frayer un chemin en Italie et qui ont donc dû partir. C'est triste mais...» (Entrevue, M. Nicolas M., 1986).

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERONI, F. et BAGLIONI, G.
1965 *L'integrazione dell'immigrato nella società industriale*. Bologna, Il Mulino.
- BARBERIS, C.
1983 *La società italiana*. Milano, Franco Angeli.
- BARBICHON, G.
1983 «Migration et conscience de l'identité régionale. L'ailleurs, l'autre et le soi». *Cahiers internationaux de sociologie*. 75 : 321-42.
- BEVILACQUA, P.
1981 «Emigrazione transoceanica e mutamenti dell'alimentazione contadina calabrese fra otto e novecento». *Quaderni Storici*. 47 : 520-55.
- CACCIA, F.
1983 *Sous le signe du Phénix. Entretiens avec 15 créateurs italo-québécois*. Montréal, Guernica.
- CATANI, M.
1982 «Gli emigranti. Dai valori localistici alla pianettarizzazione dell'individualismo occidentale». pp. 53-63 in SIGNORELLI, A. (ed.) *Cultura popolare e cultura di massa. La Ricerca Folklorica* n° 7, Grafo Edizioni.
- 1983 «L'identité et les choix relatifs aux systèmes de valeurs». *Peuples méditerranéens* 24 : 117-26.
- CATANI, M. et MAZE, S.
1982 *Tante Suzanne*. Paris, Librairie des méridiens.
- CIUFFOLETTI, Z. et DEGL'INNOCENTI, M.
1978 *L'emigrazione nella storia d'Italia 1868-1975. Storia e documenti*. Firenze, Valecchi.
- DEVEREUX, G.
1972 *Ethnopsychanalyse complémentariste*. Paris, Flammarion.
- DUMONT, L.
1983 *Essais sur l'individualisme*. Paris, Seuil.
- FOUCAULT, M.
1984 «Deux essais sur le sujet et le pouvoir». pp. 297-321 in DREYFUS, H., RABINOW, P. *Michel Foucault. Un parcours philosophique*. Paris, Gallimard.
- FRANZINA, E.
1984 «Dopo il '76. Una regione all'estero». pp. 471-575 in LANARO, S. (9 ed.) *Il Veneto*. Torino, Einaudi.
- GRIBAUDI, M.
1982 «Stratégies migratoires et mobilité relative entre village et ville». *Population* 6 : 1159-82.
- HARNEY, R.F.
1978 «Men without women : Italian migrants in Canada, 1885-1930.» pp. 79-102 in CAROLI, B.B.; HARNEY, R.F.; TOMASI, L.F. (eds) *The Italian immigrant woman in North America*. Toronto, Multicultural History Society of Ontario.
- HARRISON, G.
Viavai calabrese. L'emigrazione di ritorno rivisitata in chiave antropologica. Cosenza, Università della Calabria.

ITALIE ISTAT

1951 *Censimento generale della popolazione*. Roma.

1981 *Censimento generale della popolazione*. Roma.

LINTEAU, P. A.

1987 «Les Italo-Québécois : acteurs et enjeux des débats politiques et linguistiques au Québec». *Studi Emigrazione/Études Migrations*, 86 : 187-205.

LIPOVETSKY, G.

1983 *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*. Paris, Gallimard.

MARENGHI, E.

1909 *Inchiesta parlamentare sulle condizioni dei contadini nelle provincie meridionali e nella Sicilia*. Vol. 5, Tomo 2, Calabria. Roma, Bertero.

NITTI, F.S.

1968 «Inchiesta sulle condizioni dei contadini in Basilicata e in Calabria». in VILLANI, P.; MASSAFRA, A. (ed.) *Francesco Saverio Nitti. Scritti sulla questione meridionale*. Vol. 4. Bari, Laterza.

ORIOL, M.

1983a «Présentation : la crise de l'État comme forme culturelle». *Peuples méditerranéens*. 24 : 13-23.

1983b «L'effet Antée ou les paradoxes de l'identité périodique». *Peuples méditerranéens*. 24 : 45-60.

1984 *Les variations de l'identité. Étude de l'évolution de l'identité culturelle des enfants d'émigrés portugais en France et au Portugal*. Vol. 1, rapport final de l'A.T.P. Nice, CNRS.

PERESSINI, M.

1983 *Pratiques et stratégies migratoires : le cas des Italiens originaires du Frioul*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.

1984 «Stratégies migratoires et pratiques communautaires : les Italiens du Frioul». *Recherches sociographiques*. 25 (3) : 367-92.

PISELLI, F.

1981 *Parentela e emigrazione*. Torino, Einaudi.

PISELLI, F.; et ARRIGHI, G.

1985 «Parentela, clientela e comunità». pp. 367-492 in BEVILACQUA, P.; PLACANICA, A. *La Calabria*. Torino, Einaudi.

RAMIREZ, B.

1984 *Les premiers Italiens de Montréal*. Montréal, Boréal Express.

SARNA, J.D.

1978 «From immigrants to ethnics : toward a new theory of ethnicization». *Ethnicity* 5 (4) : 370-78.

SORI, E.

1979 *L'emigrazione italiana dall'unità alla seconda guerra mondiale*. Bologna, Il Mulino.

STURINO, F.

1981 *Inside the chain : A case study in southern Italian migration to North America 1880-1930*. Thèse de doctorat. Université de Toronto.

TARUFFI, D.; DE NOBILI, L. et LORI, C.

1908 *La questione agraria e l'emigrazione in Calabria*. Firenze, Barbera.

TETI, V.

1987 «Note sui comportamenti delle donne sole degli «americani» durante la prima emigrazione in Calabria.» *Studi Emigrazione / Études migrations* 85: 13-46.